



Introduction

(française)

MARIE-FRANÇOISE GUÉDON, PhD

Lorsque, au milieu du XXe siècle, les femmes sont devenues un sujet important, puis essentiel, en sciences sociales et humaines, la recherche s'est habituellement concentrée sur la question: quel est le rôle - ou le statut - ou la fonction - des femmes dans tel ou tel société ou culture? À partir de Margaret Mead, une bonne monographie ethnographique devait contenir au moins un chapitre sur la vie des femmes et leurs contributions à la communauté. Plus tard, ne serait-ce que pour satisfaire les critiques féministes, il est devenu obligatoire pour la plupart des projets de sciences sociales de mentionner la voix des femmes, contribuant ainsi à la lente émergence de la présence des femmes dans un monde essentiellement masculin et des perspectives féminines à côté d'un regard essentiellement masculin. La question initiale centrée sur le statut des femmes dans une communauté, une société ou une culture implique cependant que les femmes font partie d'un ensemble plus large essentiellement masculin dont elles dépendent pour leur existence ou dont elles tirent leur identité et leur définition (même lorsque ceci n'est pas voulu par le chercheur). Ce qui est insinué devient plus évident lorsque nous inversons la question et demandons plutôt: "Dans cette culture ou société, quel est le rôle - ou le statut, ou la fonction - des hommes?"

Dans la plupart des cultures composant le monde contemporain, une telle question ne fait pas partie du mode de pensée habituel. Pourtant, certaines cultures fonctionnent dans ce mode et se présentent comme des sociétés où le monde des hommes est explicitement dérivé du monde des femmes. Et plusieurs cultures, dont la plupart sont autochtones et matrilineaires, sont à l'aise avec la question ci-dessus mais la comprennent comme conduisant à l'attribution à chaque genre de responsabilités et de rôles valorisés dans un monde où tous les genres sont activement impliqués dans la fabrication et le maintien du milieu culturel et social, soit parce que la différenciation entre les genres n'est pas considérée comme importante ou se limite à l'âge adulte, soit parce que les complémentarités plutôt que les hiérarchies informent les valeurs dominantes.

Suivant l'exemple de Nicole-Claude Mathieu dans l'étude des sociétés matrilineaires, un réseau de chercheurs s'est réuni après sa mort pour faire avancer son projet. Au cours des quinze dernières années, nous avons passé au peigne fin la littérature anthropologique, historique et, plus généralement, la littérature des sciences sociales, contacté des sociétés matrilineaires, remis en question des notions établies et formulé des programmes de recherche. Avec des chercheurs



venus de tous les continents, de disciplines et de parcours professionnels variés, et des communautés matrilineaires elles-mêmes, nous composons maintenant un réseau dispersé, qui a besoin de moyens formels de communication et d'une base concrète pour les invités et les visiteurs. D'où ce nouveau journal.

Notre engagement, comme le résume ma remise en question de l'approche habituelle concernant la condition de la femme, nous place dans une position marginale (voir Penny Harvey, AVEC: 5-8 pour une discussion sur les avantages de la marginalité) et nous visons moins à convaincre le public dans son ensemble, ou même nos collègues, qu'à développer un cadre qui nous permette de parler de sociétés où il est logique de se demander: dans cette communauté, quel est le statut des hommes? Et nous devons affirmer l'existence de telles sociétés.

L'anthropologie est le domaine où les questions que nous posons et les termes que nous utilisons ont d'abord été formulés. Nos racines anthropologiques offrent un espace pour d'autres disciplines et approches. Nous nous retrouvons également à partager cet espace avec des penseurs issus de milieux socio-culturels différents.

En regardant l'histoire des sciences sociales, le post-modernisme, puis le déconstructionnisme et le post-déconstructionnisme, le post-colonialisme et, bien sûr, le féminisme, pour ne nommer que quelques-uns des grands courants intellectuels de notre temps, ont balayé l'anthropologie et apporté des changements irréversibles à nos perspectives et procédures. Les études des femmes a émergé, puis a subi de profonds bouleversements. Les anthropologues ont remis en question l'existence de leur discipline, recadré ses composantes, telles que le concept de culture, et réorganisé les études de parenté à la lumière de nouvelles recherches sur le genre dans un processus critique vers plus de réflexivité.

Pourtant, les présentes conclusions de notre groupe de recherche conduisent à admettre que malgré ces interrogations intellectuelles et idéologiques et cette mouvance, nous ne sommes pas encore équipés pour la tâche de décrire et d'engager des sociétés et des cultures où les mères et les pères ont accès au tissu de la vie de leur communauté. Dans une étrange tournure d'esprit, même si nos disciplines ont rejeté, pour la plupart, les théories du milieu du XIXe siècle concernant les femmes, nous n'avons pas réexaminé notre terminologie et utilisons toujours des termes et des concepts hérités de penseurs comme Edward Burnett Tylor, Lewis Henry Morgan, ou Johann Jakob Bachofen pour décrire les sociétés matrilineaires (*voir l'exploration de Linnéa Rowlett des antécédents historiques des études matrilineaires, ce numéro*). Bien que nous soyons en mesure de dissocier le genre du sexe et de la pluralité inhérente aux deux, nous trouvons toujours difficile d'examiner les systèmes matrilineaires, ou pire, leurs contextes culturels, sans présupposés hérités d'un siècle et demi auparavant. Nous parlons facilement du patriarcat, mais nous nous détournons des sociétés autochtones contemporaines dont les membres ont emprunté à nos débats universitaires passés des termes tels que matriarcat ou matricentricité pour se décrire.

Les présuppositions cachées dans nos termes de référence (ce que Rik Pinxten (1989) appellerait des principes fondamentaux) sont ancrées dans la langue et dans notre façon de penser en tant que chercheurs, sinon dans nos vies, et ne sont pas facilement remises en question. Elles vont sans dire. Pourtant, lorsque nous parvenons à les examiner ou à les déconstruire, ou lorsque nous les confrontons aux visions du monde des autres, en particulier de ceux avec lesquels nous menons des recherches, nous pouvons être amenés à réécrire des anciennes ethnographies ou à les lire

sous un autre jour. Le travail ethnographique d'Annette Weiner parmi les Trobriand Islanders et l'ethnographie à long terme de Peggy Reeves Sanday avec les Minangkabau à Sumatra sont de bons exemples de ce qui peut alors être réalisé.

Dans nos premiers projets, nous avons d'abord tenté une sorte de recensement: une simple liste des sociétés matrilineaires dans le monde. Pour mémoire, nous avons commencé avec une centaine d'entre eux. Nous nous sommes vite rendu compte que les données actuellement disponibles n'étaient pas adaptées à la tâche. Les informations sur la présence de matrilineés étaient parfois supprimées, souvent mal comprises ou simplement non enregistrées. En tant qu'étiquette par défaut pour le système de parenté, le terme «bilatéral» était souvent préféré (*voir les travaux de Guédon sur la lignée maternelle et le pouvoir politique des femmes dans les sociétés algonquiennes pour un exemple nord-américain, ce numéro*). Comme l'a suggéré Nicole-Claude Mathieu, la matrilinearité prend plusieurs formes, et l'on observe, par exemple, un certain nombre de sociétés avec des lignées locales *de facto* dérivées des règles de la matrilocalité (le nouveau couple déménageant au domicile des parents de l'épouse, ou chez la mère de l'épouse, ou chaque partenaire restant dans la maison de leur mère respective). Celles-ci ne sont pas enregistrées en tant que sociétés de lignage car elles ne correspondent pas aux critères traditionnels de matrilinearité. Nous avons rencontré des débats sur le matriarcat et les théories matriarcales, y compris celles des universitaires basés en Allemagne, ainsi que des communautés autochtones modernes explorant l'utilisation de ces termes pour se définir, et nous nous sommes demandé si beaucoup de confusion pourrait être évitée, d'abord (a) en considérant la matrilinearité comme ayant à voir avec la parenté et le matriarcat comme ayant à voir avec la gouvernance (suivant la proposition de Peggy Reeves Sanday), et ensuite (b) en prêtant attention aux façons dont le matriarcat est défini par les communautés qui utilisent le terme pour se décrire - régulièrement non pas comme une image miroir du patriarcat mais comme un système entièrement différent et moins hiérarchique dans lequel les femmes jouent un rôle central tout en préservant l'importance et la valeur de tous les membres de la société, y compris les hommes. Comme l'a fait remarquer Christine Mathieu, cette distinction entre parenté et gouvernance devrait également s'appliquer aux systèmes de lignée patrilineaires et au patriarcat, ce dernier étant un «système où les hommes sont responsables de la gouvernance».

D'autres projets ont dévoilé le rôle joué par le contexte culturel associé aux systèmes matrilineaires. Il y a quarante ans, pour ma recherche de doctorat, j'ai visité des communautés de chasseurs-cueilleurs autochtones de langue athapasque d'Amérique du Nord afin d'expliquer comment une société semi-nomade pouvait développer des clans matrilineaires. Selon les théories alors en vigueur, un tel système se trouvait principalement chez les agriculteurs, tels que les tribus de langue iroquoise dans l'est de l'Amérique du Nord, ou bien il devait être emprunté à des voisins sédentaires, tels que les sociétés maritimes de la côte nord-ouest. J'ai dû conclure, avec Frederica de Laguna, que les chasseurs Athapascans n'empruntent pas leurs clans exogames matrilineaires et leurs systèmes de moitiés à leurs voisins. De nouvelles visites en Alaska ont depuis confirmé la flexibilité et la valeur adaptative des arrangements sociaux qui appartiennent à la fois aux hommes et aux femmes, et des traits culturels connexes. C'est-à-dire que les femmes sont des chasseuses; elles sont mobiles, voyageant seules, bébés et tout, et, parmi les nombreux traits qui contribuent au «statut» des femmes dans cette société, le genre est davantage un choix individuel. Ces traits ne sont pas nécessairement le résultat d'un système matrilineaire, mais ils semblent faire partie d'un ensemble culturel qui soutient également une organisation matri-clanique. Plus tard, j'ai travaillé avec les Gitksans de langue Tsimshian du nord de la Colombie-Britannique, également

avec des lignées matrilineaires exogames (les *Wilp*, ou Maisons), des clans et des phratries. Ensuite, j'ai rendu visite au peuple matrilineaire Mosuo dans le Yunnan et le Sichuan. Toutes mes observations ont indiqué l'existence d'un lien omniprésent entre le système social et le reste du contexte culturel. Soit la matrilinearité peut pénétrer de larges segments de la culture, soit la matrilinearité elle-même n'est qu'une partie d'un système culturel plus vaste qui englobe des aspects clés de la culture dans ses expressions masculine et féminine. Des rencontres avec des collègues et des représentants des communautés autochtones ont confirmé l'urgence d'un débat sur les cultures matrilineaires.

Pour explorer les liens potentiels entre, d'une part, le contexte culturel et, plus spécifiquement, la vision du monde des sociétés matrilineaires et, d'autre part, leurs systèmes de parenté ou de clan, nous avons organisé une série d'ateliers et de conférences qui ont réuni des parties intéressées du monde universitaire et des communautés autochtones. Des gens des Amériques, d'Europe, d'Afrique, d'Asie et d'Australie se sont joints à nous lors de deux réunions; le premier a été organisé par l'Université du sud-ouest des nationalités à Chengdu, Sichuan, Chine, et le second a eu lieu à l'Université d'Ottawa, Canada. La dimension internationale est nécessaire car il y a beaucoup moins de chercheurs qui s'intéressent à ce qui était autrefois un pilier de l'anthropologie et de l'ethnologie qu'il n'y a de cultures matrilineaires dans le monde aujourd'hui. Ces rencontres ont abouti à la création du Réseau mondial de recherche sur les matricultures (MatNet), présenté lors de la réunion de 2018 de la Canadian Anthropological Society / la Société canadienne d'anthropologie tenue à Cuba. Par le biais de ces rencontres, nous avons renforcé trois grandes orientations méthodologiques:

- a) Une approche ethnographique ou ethnohistorique, linguistique, et comparative précise comme première référence;
- b) Un passage de la matrilinearité en tant que système social et de parenté à un système culturel - au sens classique du terme pour Geertz - qui met l'accent sur le contexte culturel dans lequel des traits tels que la matrilinearité peuvent apparaître, y compris la vision du monde et les valeurs ou l'éthos de ce contexte. Pour cela, nous avons introduit le terme «matriculture» (voir Rowlatt et Guédon, *ce numéro*) pour remplacer le terme plus étroit «matrilineaire» comme axe de notre cadre de recherche; et
- c) Une déconstruction minutieuse et une critique approfondie des termes utilisés par tous les intéressés (ethnographes, peuples autochtones, politiciens ou universitaires) pour décrire et définir, directement ou indirectement, les systèmes culturels avec lesquels nous travaillons. (Voir, par exemple, *l'étude de Bernard Saladin d'Anglure sur les notions de dualité et d'opposition telles qu'elles s'expriment dans les traditions inuit.*)

La reconnaissance du rôle joué par la culture *dans son ensemble* dans le maintien des systèmes matriculturels est libératrice à plus d'un titre. Dans sa liste d'évolutions potentiellement fertiles à considérer, Nicole-Claude Mathieu a répertorié les liens entre la matrilinearité et certaines traditions chamaniques, mythologies, pratiques d'accouchement, définitions de genre, voire la continuité culturelle. Ce qui importe le plus, c'est que cette reconnaissance est explicite dans ce que les communautés autochtones elles-mêmes nous disent: les principes qui définissent et soutiennent leurs clans et leurs lignées ou maisons nobles sont également ceux par lesquels elles vivent et pensent le monde.

Qu'est-ce donc que la matriculture? Une société ne pourrait survivre sans reconnaître, à tout le moins, la maternité et la féminité ainsi que la paternité et la masculinité, et sans reconnaître le rôle joué par les femmes dans la construction du monde dans lequel cette société existe. Nous employons l'expression «système matriculturel» pour désigner la ou les composantes d'une culture qui soutiennent, expriment et accueillent la participation des femmes au tissu socioculturel, que cette culture soutienne ou non un système de parenté matrilineaire. Un système matriculturel peut être minimal et dérivé ou il peut être considéré comme la source essentielle de son contexte culturel, avec toutes les variations entre ces deux extrêmes. Chaque fois que nous rencontrons une culture où le système matriculturel est fort, où la féminité joue un rôle central, ou dans laquelle le monde est au moins une entreprise commune à tous les genres, nous le décrivons comme une matriculture.

Sur le plan méthodologique, regarder la culture comme s'il s'agissait d'une construction masculine ne correspond pas nécessairement à la réalité du terrain; c'est simplement une habitude de pensée. Si nous ne sommes pas nés membres d'une matriculture, cette habitude est une conséquence de nos propres racines culturelles. Il nous empêche d'accéder et d'expliquer la vie de nombreuses sociétés qui sont ancrées dans des présuppositions différentes. Avec la matriculture à l'esprit, nous commençons à remettre en question les idées reçues. Par exemple, nous ne tiendrons pas pour acquise l'universalité de la notion de domesticité, encore moins d'une domesticité féminine opposée à un espace public masculin; nous n'assumerons pas l'universalité des notions jumelles d'homme chasseur et de femme cueilleuse (ou de femmes restant à la maison). Nous ne supposerons pas que les chefs et les dirigeants sont partout des hommes, les femmes n'intervenant que par défaut, ou que le pouvoir est partout défini de la même manière. Nous ne supposerons pas que les menstruations sont partout marquées comme impures ou affaiblissantes. Nous ne supposerons pas que les familles nucléaires sont plus morales que les familles élargies. Ce ne sont là que quelques exemples des nombreuses hypothèses contestées au cours de nos enquêtes. En les rencontrant, nous pouvons à tout le moins nous interroger sur la possibilité de propositions divergentes.

Nous devons d'abord admettre qu'il existe des sociétés avec des matricultures fortes, qu'elles sont durables et qu'elles existent depuis aussi longtemps que les sociétés patrilineaires ou patriarcales. Ensuite, nous devons développer des concepts qui correspondent à leurs réalités; cela nous permettra de comprendre les termes de leur engagement avec le monde. Mais nous devons d'abord les écouter. Bien que bon nombre de ces sociétés soient disparues ou en voie de disparition, elles continuent d'exister en nombre suffisant pour ne pas être perçues comme des exceptions mais plutôt comme des alternatives. De plus, ce ne sont pas des isolats ou des entités discrètes refermées sur eux-mêmes; elles ne sont même pas coupées du monde global auquel nous sommes habitués. Bien que ces sociétés soient toutes menacées, en particulier dans leurs héritages linguistiques essentiels, leurs membres sont engagés dans les affaires et la politique mondiales en tant qu'êtres humains modernes. Enfin, toute recherche préliminaire démontrerait leur immense diversité, même au niveau de l'organisation de la parenté et de la définition de la lignée. Les définitions généralisantes des organisations matrilineaires qui ont été jusqu'à présent nos outils ne sont pas adaptées à la tâche.

Il y a une qualité prosaïque dans notre programme de recherche et dans ce nouveau journal. Une ethnographie précise, une approche réflexive et la reconnaissance des visions du monde sont des

ingrédients de base de l'ethnologie. Remettre les pendules à l'heure, ou du moins plus à l'heure, dans un coin obscur des sciences sociales n'est guère une affaire de révolution. Pourtant, ce coin est une fenêtre ouverte sur différentes façons de penser, et le lieu d'une grande célébration accueillant la diversité culturelle dans toute sa splendeur (comme le dit Redfield) et la présence durable des sociétés autochtones. Vous, nos lecteurs et partenaires, êtes invités à la fête.

Marie-Françoise Guédon
Ottawa, Canada
May 2020